

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **Hugo, Victor**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **16 (1878)**

Heft 19 [i.e.20]

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184744>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ceux qui luttent ; il leur impose le deuil éternel afin qu'ils s'intéressent à tous ceux qui souffrent ; comme si le mystérieux destin voulait, par cet incessant rappel à l'humanité, leur faire mesurer la grandeur de leur devoir à la grandeur de leur malheur. (*Acclamation*). »

Les soldats anglais.

On se demande, dit le *Petit Marseillais*, si une guerre venait à éclater, quelle figure l'armée anglaise ferait en face de ces redoutables soldats russes encore tout enflammés par leurs récents succès en Orient. On a même l'air de faire quelque peu fi des soldats anglais, et ce n'est pas sans une certaine inquiétude qu'on a vu la guerre devenir imminente. Cependant, pour quiconque connaît tant soit peu l'armée anglaise, il est avéré que cette armée ne le cède à aucune autre en Europe pour la bravoure et la vigueur. Le passé est là pour répondre de l'avenir, et jamais les habits rouges des soldats anglais n'ont paru sur un champ de bataille sans y faire brillante mine. La qualité particulière du soldat anglais est une intrépidité froide et tenace que ne rebute et n'affaiblit aucun danger. Il est surtout terrible derrière des retranchements. En Espagne et en Portugal, l'armée française apprit ce que valait la ténacité anglaise à Talavera et à Vittoria.

En Crimée, que de faits d'armes ! La bataille d'Inkermann est un des souvenirs les plus glorieux de la campagne. Et la fameuse charge de Balaklava, où les cavaliers anglais ne trouvèrent rien de mieux que d'ôter le mors à leurs chevaux, ce qui fait que la cavalerie s'emporta follement, et qu'on compte aujourd'hui les héros qui revinrent de cette affaire.

Bons soldats, ces Anglais, et si la guerre malheureusement éclate, la lutte sera dure et sanglante, longue surtout, car si nos voisins sont longs à se mettre en train, une fois qu'ils y sont, ils restent implacables.

À côté de ces qualités de premier ordre, le soldat anglais a de grands défauts. Il ne se bat pas bien quand il n'a pas dans l'estomac sa tranche de filet de bœuf et son thé. Aussi l'intendance de l'armée anglaise est-elle un des rouages les plus complets qu'il y ait.

L'armée anglaise n'est pas très nombreuse, mais les éléments qui la composent sont de premier ordre ; et, au besoin, elle pourrait se servir de ses régiments indigènes, qui seraient aussi redoutables que nos braves tirailleurs algériens.

Les généraux qui devront commander l'armée, en cas de guerre, sont sir Garnett Wolseley et lord Napier de Magdala. Le premier a conduit avec un mérite rare la campagne contre les Ashantes. Quant à lord Napier, c'est l'habile homme de guerre qui réduisit Théodoros.

A peine l'*Histoire d'un crime* était-elle sortie de presse que Victor Hugo nous annonçait son nou-

veau poème, *Le Pape*, que tous les amis de la littérature voudront posséder. On reste saisi d'étonnement et d'admiration devant la prodigieuse fécondité de ce génie, dont les productions incessantes, loin de pâlir, de se ressentir de l'influence de l'âge, semblent briller d'un plus vif éclat. Il suffit pour s'en convaincre de lire un des morceaux de ce poème, qui a pour titre : *Un champ de bataille*, que divers journaux ont reproduit. On n'a jamais écrit une plus énergique et plus éloquente protestation contre la guerre.

Deux armées sont en présence.

J'ai peur. Je sens ici comme une âme terrible.
L'homme est la flèche, ô cieus profonds, l'homme est la cible !
Mais quel est donc le bras qui tend cet arc affreux ?
Pourquoi ces hommes-ci s'égorgeant-ils entre eux ?
Quoi ! peuple contre peuple ! ô nations trompées !

(S'avançant entre les deux armées.)

De quel droit avez-vous les mains pleines d'épées ?
Que faites-vous ici ? Qu'est-ce que ces pavois ?
Que veulent ces canons ? Hommes que j'entrevois,
Dans l'assourdissement des trompettes farouches,
Plus forts que des lions et plus vains que des mouches,
Pour le plaisir de qui vous exterminiez-vous ?
Tous n'avez qu'un seul droit, c'est de vous aimer tous,
Dieu vous ordonne d'être ensemble sur la terre.
Dieu, sous sa douce loi, cache un devoir austère ;
Comme à l'érable, au chêne, à l'orme, au peuplier,
Il vous a dit de croître et de multiplier.
Aimez-vous. Les palais doivent la paix aux chaumes.
O rois, des deux côtés vous voyez des royaumes,
Des fleuves, des cités, la terre à partager,
Des droits pareils aux loups cherchant à se manger,
Des trônes se gênant, les clairons, les chimères,
La gloire ; et moi je vois des deux côtés des mères,
Je vois des deux côtés des cœurs désespérés,
Je vois l'écrasement des sillons et des prés,
La lumière à des yeux pleins d'aurore ravie,
Le deuil, l'ombre, et la fuite affreuse de la vie.
Je vois les nations que la mort joue aux dés.
Mais qui donc êtes-vous, hommes qui m'entendez ?
Quoi ! vous êtes le nombre et vous êtes la force !
Vous êtes la racine et la tige et l'écorce,
Le feuillage et le fruit de l'arbre universel ;
Le désert et le sable, et la mer et le sel
Sont à vous : vous avez toutes les étendues ;
Si vous voulez planer, vos ailes éperdues,
Hommes, ont l'infini pour s'y précipiter,
Vous pouvez rayonner, adorer, enfanter ;
Les astres et les vents vous donnent des exemples,
Les vents pour vos essors, les astres pour vos temples :
Vous êtes l'ouvrier qui tient tout dans sa main,
Vous êtes le géant de Dieu, le genre humain ;
Et vous aboutissez à de vils chocs d'armées !
Et le titan se fait le forçat des pygmées !
Vous êtes cela, peuple, et vous faites ceci !
Mais alors l'impossible existe ! Oui, c'est ainsi.
C'est parce que deux rois, deux spectres, deux vampires,
Parce que deux néants s'arrachent deux empires,
Parce que l'un, ce jeune, et l'autre, ce vieillard,
Semblent grand à travers on ne sait quel brouillard,
Étant, le jeune, un fou, le vieux, un imbécile,
C'est parce qu'un vain sceptre entre leurs mains oscille
À tous les tremblements du vice et de l'erreur,
C'est parce que ces deux atomes en fureur
S'insultent, qu'on entend, ô triste foule humaine,
O peuples, sans savoir pourquoi, dans cette plaine
Votre stupidité formidable rugir !
Vous êtes des pantins que des fils font agir ;
On vous met dans la main une lame pointue,
Vous ne connaissez pas celui pour qui l'on tue,

Vous ne connaissez pas celui que vous tuerez ;
 Est-ce vous qui tuerez ? est-ce vous qui mourrez ?
 Vous l'ignorez. Demain, la mort ouvrant son aile,
 Vous entrerez dans l'ombre en foule, pèle-mêle,
 Sans que vous puissiez dire au sépulcre pourquoi.
 Oui, du moment que c'est décrété par un roi,
 Par un czar, un porteur quelconque de couronne,
 Sans rien comprendre au bruit menteur qui l'environne.
 A tâtons, sans savoir si l'on est un bandit,
 On n'écoute plus rien ; battez, tambours, c'est dit ;
 Vite, il faut qu'on se heurte, il faut qu'on se rencontre,
 Qu'un aveugle soit pour parce qu'un sourd est contre
 Vous mourrez pour vos rois. Eux, ils ne sont pas là.
 Et vous avez quitté vos femmes pour cela !
 Vous jeunes, vous nombreux et forts, malgré leurs larmes,
 Vous vous êtes laissé pousser par des gendarmes
 Aux casernes ainsi qu'un troupeau par des chiens ?
 En guerre ! allez Prussiens ! allez Autrichiens !
 Ici la schlague, et là le knout. Lauriers, victoire.
 A grands coups de bâtons on vous mène à la gloire.
 Vous donnez votre force inepte à vos bourreaux
 Les rois, comme en avant du chiffre les zéros.
 Marchez, frappez, tuez, mourez, bêtes brutes !
 Et vos maîtres, pendant vos exécrationnelles luttes,
 Boivent, mangent, sont gais et hautains ; et contents,
 Repus, ont autour d'eux leurs crimes bien portants ;
 Vous allez être un tas de cadavres dans l'herbe,
 Laisant derrière vous, sous le soleil superbe
 Et sous l'étonnement des cieus de vieux parents,
 Et dans des berceaux, plaints par des nids murmurants,
 O douleur, des petits aux regards de colombe ! —
 Eh bien, non ! je me mets entre vous et la tombe
 Je ne veux pas ! Tremblez, c'est moi. Je vous défends
 De vous assassiner, monstres ! — ô mes enfants ! —
 Jetez-vous dans les bras les uns des autres, frères !
 Quoi ! l'on verrait en vous, dans ces champs funéraires
 Léviathan revivre et renaître Python !
 Hommes, Humanité ! se représente-t-on
 Les arbres des forêts qui se feraient la guerre,
 Qui, soudain furieux, eux si calmes naguère,
 Deviendraient des dragons mêlant leurs bras hideux,
 Faisant tourbillonner la tempête autour d'eux,
 En jetant et broyant les fleurs, les plumes blanches,
 Les nids, dans la bataille effroyable des branches !
 Eh bien, sous l'affreux vent, soufflant on ne sait d'où,
 Vous êtes ce chaos prodigieux et fou !
 Ah ! vous vous enivrez d'une vanité noire !
 Vous êtes des vaincus, ô rêveurs de victoire,
 Vous êtes les vaincus des rois, et sur le dos
 Vous portez leur grandeur, leur néant, ces fardeaux ;
 L'ombre des rois vous suit, vous tient, vous accompagne ;
 Vous êtes des traîneurs de boulet comme au baigne ;
 L'orgueil, leur garde-chiourme, est à votre côté ;
 Vous avez cette honte aux pieds, leur majesté !
 Débarrassez-vous-en, brisez-moi cette chaîne !
 Sortez des quatre murs sanglants de la géhenne,
 Ignorance, colère, orgueil, mensonge, à bas !
 Hommes, entendez-vous. Vivez. Plus de combats.
 Non, la terre d'horreur ne sera pas noyée.
 Vous êtes l'innocence imbécile employée
 Aux forfaits, et les bras utiles devenus
 Scélérats, et je suis celui qui vient pieds nus
 Vous supplier, lions, tigres, d'être des hommes.
 Il est temps de laisser cette terre où nous sommes
 Tranquille, et de permettre aux fleurs, aux blés épais,
 Aux vignes, aux vergers bénis de croître en paix ;
 Il est temps que l'azur brille sur autre chose
 Que de la haine, et l'aube est souriante et rose
 Pour que nous soyons doux comme elle. Obéissons
 A la vie, à l'aurore, aux berceaux, aux moissons.
 Ne sacrifions pas le monde à quelques hommes.
 Soyez de votre sang vénérables économes.
 Non, il ne se peut pas qu'un choc tumultueux
 D'hommes ivres, pour plaire aux princes monstrueux,

Epouvante ces champs où Dieu met sa lumière.
 Quoi ! des mères seront en deuil dans leur chaumière,
 Quoi ! des bras se tordront sous les yeux étoilés !
 Des morts, pâles, seront entrevus dans les blés
 Et sous la transparence effrayante des fleuves ;
 Quoi ! toutes les douleurs, les orphelins, les veuves,
 Les vieillards, mêleront leurs lamentations... —
 Ah ! prenez garde à vous, rois, car vos actions
 D'où sort on ne sait quelle ombre extraordinaire
 Font écouter à Dieu les conseils du tonnerre !

Victor HUGO

On pourro molési.

Lâi a dâi pourro à quoui on fâ la remonna cau-
 quîe iadzo que sê crayont que ceint l'ao z'est du et
 sont prâo po vo z'insurtâ se vo z'ai lo malheu de
 l'ao refusâ.

Lo crouïo Pintse étâi dè clia sorta ; l'allâvè
 quasu ti lè dzo pè lo tsaté, pas po travailli, kâ
 l'avâi onna tsamba dè bou, ma po teindrè la demi-
 auna, et lo tsatellan qu'eïn avâi pedi, avâi recou-
 manda à sa serveinta dè pas lo reinvouyi à djon,
 mâ dè lo fêrè bin medzi, et ti lè iadzo que l'ai
 allâvè, on lo goberdzivè dè ruti, dè bouli et de
 bouna medzaille, que lè bons païsans n'ont pas à
 remolhie mot, dè façon que l'étâi lo mî nourrà dè
 tot lo veladzo.

S'étâi soveint apêçu que la serveinta déplioumâvè
 sâi dâi dzenelhiès, sâi dâi borès, sâi dâi d'zosés, mâ
 diabe lo bocon dè clia tsai on lâi avâi jamé bailli
 et lo brâvo Pintse arâi prâo volliu cein agottâ.
 Assebin on dzo que l'allâvè demandâ à goutâ, ye ve
 dâi plionmès que dévant et tandi que la serveinta
 lâi apportâvè su la trabilia dè l'hotô 'na pliatelâ dè
 bouna vicaille, ye lâi fâ :

— Mâ voutrè maitrès medzont-te pas assebin dè
 la volaille ?

— Oi.

— Bailli-m'eïn vâi on pou !

— Etè vo pas conteint dè cein que vo z'ai ? Gor-
 mand que vo z'êtès ; la volaille n'est pas po voutron
 tsin de nâz !

— Ah l'est dinsé ! Eh bin vo pâode dèrè à vou-
 tron monsu que se n'a pas oquiè d'autro à mè bailli
 què dâo bouli et dâo ruti, sè pâo choisi on outro
 pourro !

Un mot authentique :

Il y a quelques jours, deux jeunes époux d'un
 district voisin se promenaient dans les rues de Lau-
 sanne. Arrivés sur la place du Pont, l'épouse dit à
 son bien-aimé : « Regarde voire, François, ils ont
 écrit : *Rue Centrale* avec un *e* à la fin, et, au-des-
 sus : *Bazar Central* sans *e* à la fin. Il y a tout de
 même des gens bien ignorants. »

A notre tour, nous dirons : il y a tout de même
 des gens bien ignorants.

Un municipal constatait les gouttières existant au